

Une relecture d'Odette du Puigauveau: entre conservatisme passéiste et positions anticoloniales

Pierre BONTE

Directeur de recherche émérite au CNRS
Laboratoire d'anthropologie sociale, Collège de France, Paris

Il est certes difficile de considérer l'œuvre d'Odette du Puigauveau comme relevant de la littérature mauritanienne francophone, mais il est aussi difficile de la classer tout simplement : littérature coloniale, littérature de voyages, littérature scientifique ? Cette œuvre se prête mal à l'exercice mais exprime sur le pays et ses habitants un point de vue hautement personnel, contrasté et souvent contradictoire, qui justifiera peut être qu'on l'expose ici comme un témoignage, fut-il extérieur sur les expressions littéraires qu'ils ont inspirées. Je suis conforté par ailleurs de ne pas avoir été le seul à faire ce choix à l'occasion de ce colloque.

Après la publication en 2002 par la maison d'édition Ibis des articles publiés dans la revue marocaine *Hespéris-Tamuda* il y a plus de quatre décennies, sous le titre *Arts et coutumes des Maures*, des intellectuels marocains ont pensé nécessaire de disposer d'une édition nationale plus accessible de l'ouvrage. Un accord a été conclu avec Ibis et, dans ces conditions, j'ai accepté de rédiger la préface de cet ouvrage que l'on m'avait proposé d'écrire. La tâche était difficile après le remarquable travail d'édition effectué en France par Monique Vérité, spécialiste incontestable de la biographie de l'auteur dont elle a contribué à la réédition récente de la majorité des ouvrages. Même en m'attelant à une relecture complète de l'œuvre d'Odette du Puigauveau, je ne pouvais rivaliser avec les compétences de son editrice. J'ai choisi de développer un aspect de cette œuvre qu'elle avait moins abordé : les apports et les limites éventuelles de son travail scientifique, pour m'apercevoir rapidement que cette approche critique ne pouvait être distinguée d'une appréciation de la personnalité de l'auteur et de ses engagements personnels.

C'est à l'occasion de son second voyage au Sahara entre fin 1936 et février 1938, le plus long et le plus fructueux sans doute, que s'affirme le projet scientifique d'Odette du Puigauveau. Elle a disposé de subventions du Ministère de l'Education nationale et de celui des colonies et elle ramènera en France une série considérable d'artefacts qui, à côté des illustrations, photographies et naturellement notes de terrain, contribueront à orienter ses

perspectives à venir et à lui permettre d'obtenir, bien qu'elle soit une autodidacte, une reconnaissance du milieu scientifique : Théodore Monod au Muséum national d'histoire naturelle, Marcel Griaule au Musée de l'homme, André Basset à l'INALCO. Ce projet se concrétise sous forme d'une thèse dont l'intitulé est alors « Mœurs et coutumes des Maures ». Elle a le projet d'effectuer pour en préparer la rédaction d'autres missions, bien qu'elle soit âgée déjà à cette date d'une cinquantaine d'années !

La Seconde Guerre mondiale va l'obliger à réviser ses objectifs et la thèse ne sera jamais terminée. Les publications qui seront faites de ses fragments rédigés et d'autres textes publiés permettent, heureusement, d'en juger les perspectives scientifiques. Monique Vérité avance qu'Odette du Puigaudeau « n'est pas une ethnologue », sur ce point du moins je serai plus nuancé en effet. Qui d'ailleurs était véritablement une ethnologue « professionnel », à cette époque encore ?

Si nous jugeons ces fragments à l'aune de notions plus modernes, je dirai d'abord que l'auteur développe une vision « holiste » de la société et de la culture ouest saharienne/maure/*baydhân* où se reconnaît l'anthropologue contemporain. Monod avait mis en évidence l'organisation de faisceaux nord-sud par rapport auxquels s'organisaient les populations sahariennes. Le faisceau central touareg était déjà à cette époque bien exploré, Odette du Puigaudeau, reprenant cette inspiration, va mettre en évidence la notable homogénéité, sociale, culturelle – mais aussi linguistique (*hassaniyya*) – des populations ouest-sahariennes, du sud du Maroc jusqu'à Tombouctou, du oued Noun au fleuve Sénégal. Elle insiste même sur les continuités historiques, quand il s'agit des « rupestres » et surtout de l'architecture qsourienne. Elle va plus particulièrement développer cette vision globalisante des cultures ouest sahariennes dans le domaine de la culture matérielle. Illustrés d'une plume sensible et efficace, ces travaux conservent tout leur intérêt.

Un second trait rapproche Odette du Puigaudeau des ethnologues contemporains, c'est sa pratique de l'« observation participante », le souci de partager la vie quotidienne des personnes qu'elle rencontre ou qui l'accompagnent. Le regard positif qu'elle porte sur les valeurs de la société nomade qu'elle observe l'amènera à en défendre les traits les plus discutables, pour l'« occidentale » qu'elle est, de la culture locale. C'est le cas de l'esclavage : libérer les esclaves protégés dans la société holiste où ils ont leur place ne les condamnerait-il pas à un sort bien pire ? Elle écrit ainsi :

« Pour les esclaves d'Afrique, point de soucis, d'assurances ou de retraites : leur foyer est au campement de leur naissance à

leur mort et, si le maître les libère, ils restent volontairement près de lui sous le nom de haratines. Si imparfaite que soit la société maure, avant de la bouleverser il faudrait être sûr d'avoir mieux à offrir. » (*Pieds nus...*, 1991 : 42)

Les valeurs partagées par la société nomade ne méritent aucune critique à ses yeux. Écoutons-là encore : « Cette société féodale était en même temps une grande communauté où le chef portait le même costume que le tributaire, où le serf mangeait à la mêmealebasse que le maître, où les biens et les peines étaient volontairement partagés » (*La grande foire aux dattes...*, 2007 : 203).

Ces valeurs qu'elle attribue idéalement à une culture qui lui reste malgré tout extérieure sont aussi source de malentendus, quand elle pense par exemple que l'hospitalité et l'accueil festif qu'elle reçoit n'ont pas à voir avec la représentante qu'elle est, à sa manière, à sa place, et qu'elle revendique parfois de l'ordre colonial. Dans sa postface à l'édition Ibis, Ahmed Baba Miske relève ces malentendus et leurs conséquences sur le jugement scientifique.

Les représentations holistes que se fait Odette du Puigau de l'ordre *baydhân*, sont aussi, il faut le reconnaître, pour une part de l'ordre de l'imaginaire. Elles s'inspirent d'images bibliques, celles des patriarches, ou d'autres médiévales. Elle rencontre des « chevaliers », des « templiers », combattants de la foi. Cette société nomade est peuplée de seigneurs et de serfs, de troubadours et de bouffons, de nobles dames et de leurs servantes ; féodale, elle a conservé cependant les valeurs communautaires des origines du féodalisme européen. Odette du Puigau s'y retrouve chez elle, en écho des valeurs de la petite noblesse bretonne, libertaire et conservatrice, qu'elle a déjà éprouvées dans son milieu familial. Faut-il alors s'étonner de la voir définir en ces termes les objectifs de sa thèse : « tracer le portrait physique et moral des Maures, décrire leurs mœurs et coutumes considérés dans leur pureté, c'est-à-dire avant leurs modifications évolutives » (*Arts et coutumes...* 2002 : 13) ? Ce conservatisme, ou mieux passéisme, se retrouve dans son projet scientifique malgré les évolutions ultérieures qui lui feront adopter des positions de plus en plus anticoloniales.

Ces évolutions sont aussi commandées par la rupture, qui intervient en 1945, avec le Musée de l'Homme, lieu de résistance mais aussi d'intrigues durant la guerre, dont le directeur Paul Rivet, suite aux accusations de collaboration qui pèsent sur Odette du Puigau à la fin de la guerre par suite de sa courte participation au journal d'Alphonse de Chateaubriant, son cousin, et collaborationniste notoire, lui supprime toutes

subventions. L'accusation sera vite levée mais la rupture avec le milieu professionnel restera et contribuera au ralentissement des activités scientifiques.

Dans ses premiers travaux Odette du Puigauveau avait une appréciation relativement positive du fait colonial au Sahara, pour la paix qu'il avait apporté en particulier, et elle n'hésita jamais à solliciter l'appui des hauts responsables coloniaux, ce qui ne l'empêchait pas d'entretenir parfois des relations exécrables avec les représentants locaux, à Tombouctou par exemple, avant de participer à l'*azalay*. Au cours d'une nouvelle mission qu'elle réussit à mener au Sahara (1949-1951), et qui est un échec, elle découvre les changements en cours apportés par la colonisation alors même que commence à s'esquisser l'indépendance. Elle écrit : « J'appartiens par malchance au clan des "civilisés" qui faussent l'évolution "naturelle" des "primitifs" apportant avec eux des perturbations morales, économiques et militaires peut-être plus lourdes de conséquences que leurs bienfaits » (*Le sel du désert...*, 2001 : 81). Dans la même page elle s'élève ironiquement contre l'idéologie du progrès, légitimatrice de la colonisation : « On peut espérer voir s'élargir peu à peu le fossé entre la richesse accrue et la pauvreté aggravée, en même temps que grandiront les besoins, les exigences, l'égoïsme, l'envie et le tracass. Alors on pourra vraiment parler de progrès ».

Simultanément son jugement sur le colonialisme va radicalement changer et se transformer en condamnation, sans pour autant que ne change l'idéologie conservatrice et passéiste : le colonialisme, finalement, est destructeur de la culture locale. Elle assiste à l'implantation des entreprises minières, au début de l'urbanisation, aux migrations de travail, etc. À mesure qu'elle en prend conscience elle estime qu'il faut préserver autant que faire se peut la « pureté » de la culture saharienne. Odette du Puigauveau va ainsi s'engager de plus en plus dans le combat anticolonial, participant à PROHUZA, condamnant les essais nucléaires français. Sa rupture avec le milieu colonial se précise ; elle est mal reçue à Atar en 1950 ; Vincent Monteil qui remplace Théodore Monod à l'IFAN est beaucoup moins bien disposé à son égard et s'oppose à ses projets de publication dans le *Bulletin de l'IFAN*.

L'annonce de l'indépendance cependant va dans son sens et elle continue les travaux préparatoires de sa thèse, acquérant progressivement une solide érudition sur le terrain qu'elle explore. Elle noue des relations avec ceux qui vont devenir les nouveaux dirigeants de la Mauritanie indépendante, Moktar ould Daddah en particulier. Sans doute pense-t-elle jouer un rôle dans les nouvelles structures du pays et faire partager sa vision

de l'évolution de la société maure. Une dernière rupture se profile cependant.

En 1961, répondant aux sollicitations d'al-Fassi, Odette du Puigauveau, n'oublions pas qu'elle approche de 70 ans, s'installe au Maroc et devient une propagandiste active des revendications marocaines visant à la constitution d'un « Grand Maroc », s'étendant jusqu'au Sénégal et au Mali. On a souvent mis ces positions sur le compte d'une brouille avec le nouveau président de la RIM, et surtout avec son épouse, l'affaire me semble plus compliqué et témoigner d'une certaine cohérence d'Odette du Puigauveau. Elle a toujours considéré que le monde maure était un tout, jusqu'au sud du Maroc. La création d'un État mauritanien, peu peuplé et faible économiquement, le laisserait soumis aux intérêts néocoloniaux français dont témoigne l'implantation de la MIFERMA par exemple, et plus généralement les entreprises françaises de création de l'OCRS qui retarderont la fin de la guerre d'Algérie. L'intégration du *trab al-baydhân* dans le Grand Maroc offre à ses yeux plus de garanties pour la conservation des valeurs nomades, pour négocier l'autonomie retrouvée des nomades. Elle s'y rallie avec d'autant plus d'enthousiasme que des promesses lui ont été faites d'aider et de promouvoir son activité scientifique. Un ouvrage verra d'ailleurs le jour, *Le passé maghrébin de la Mauritanie*, pour être « mis au placard » immédiatement car la politique marocaine évolue et n'a plus alors besoin du soutien d'Odette du Puigauveau.

Elle survivra à Rabat jusqu'à sa mort, presque centenaire, Germain Ayache lui ayant permis malgré tout de publier des fragments de sa thèse dans *Hespéris-Tamuda* entre 1968 et 1990. On ne peut que lui en être reconnaissant et plus encore à Monique Vérité qui aura contribué à ressusciter son œuvre.

Bibliographie d'Odette du Puigauveau:

MEMOIRE DU PAYS MAURE (1934-1960), *Carnets de voyage d'Odette du Puigauveau*, présentation de Monique Vérité, postface de Mohamed Saïd Ould Hamody, Paris, Ibis Presse, 2000, 188 p.

La route de l'Ouest (Maroc-Mauritanie), Paris, Ibis Presse, 2002, 174 p.

Arts et coutumes des Maures, préface de Théodore Monod, Paris, Ibis Presse, 2002, 320 p. [*Arts et coutumes des Maures : Faire désirer le désert*, préface de Brahim Boutaleb, introduction de Pierre Bonte, postface d'Ahmed Baba Miské, Casablanca, Editions Le Fennec, 2009, 361 p.]

La grande foire des dattes – Adrar, Mauritanie, présentation de Monique Vérité, Paris, Ibis Presse, 2007, 240 p.